

L 1.8

M5

65784

Collection dirigée par  
Jean-Pierre Zarader

# Le vocabulaire de **Hegel**

Bernard Bourgeois





nale, de cette Idée, puis à l'esprit, qui est l'intériorisation du phénomène naturel dans la manifestation de soi de l'absolu alors manifestée comme telle.

## Raison

- Hegel, dans sa conception de la raison, s'inscrit formellement dans l'héritage kantien tout en en renversant le contenu. C'est bien Kant qui, distinguant la raison (*Vernunft*) de l'entendement (*Verstand*), identification ou universalisation formelle ou abstraite d'une diversité ou

différence empirique en tant que telle limitée ou particulière, la définit comme l'identification ou universalisation concrète, c'est-à-dire *totale*, de la différence qu'elle *détermine* intégralement au lieu de simplement la *conditionner* segmentairement, parce qu'elle la produit originairement par une différenciation de soi d'elle-même. Mais cette totalisation rationnelle que Kant jugeait, théoriquement, simplement régulatrice ou idéale, et non pas constitutive ou réelle, Hegel en fait le principe de toute réalité véritable. La grande double équation de l'hégélianisme, hiérarchisée en ce que sa première formulation rend raison de la seconde, est bien, selon la Préface des *Principes de la philosophie du droit* : « Ce qui est rationnel est effectif, et [par conséquent] ce qui est effectif est rationnel ». Le rationalisme hégélien intègre donc dans l'essence même de la raison ce que le rationalisme antérieur, encore chez Kant et même chez Fichte, opposait à celle-ci en fait toujours soumise à l'entendement par son formalisme maintenu à travers sa portée seulement régulatrice, à savoir la différence empirique reçue de l'extérieur. Étant ainsi la totalisation effective de l'être rendu alors sensé, la raison comprend en elle tout ce qui donne sens et être, notamment, entre autres pouvoirs ou capacités, l'entendement en cela rabaissé à un moment d'elle-même. On passe ainsi d'une pensée intellectuelle de la raison à une pensée rationnelle de l'entendement.



■ ■ En tant que totalisation effective, c'est-à-dire identité de l'identité (traditionnellement attribuée à la « raison ») et de la différence (renvoyée ordinairement à la réalité), la raison hégélienne se présente comme aussi bien réelle qu'idéale, aussi bien objective que subjective. Principe ainsi universel de tout sens et de tout être, puisqu'elle assure l'identité du sens et de l'être, la raison conjoint en elle la différenciation de l'identité et l'identification de la différence alors posée, celle-là fondant nécessairement celle-ci pour une philosophie moniste comme l'est l'hégélianisme. L'identité que la raison se présuppose, en tant qu'*entendement* (moment pré-rationnel d'elle-même), à elle-même en tant que *proprement rationnelle*, est, en effet, du fait de son abstraction, soumise à une différence qui la rend autre qu'elle, non-identité, et donc contradictoire : telle est l'œuvre de la raison proprement dite, en son moment négatif ou, plus précisément, *dialectique* (le « négativement-rationnel ») ; il s'agit bien de raison, car l'auto-négation dialectique de l'identité abstraite identifiant à elles-mêmes, quelles qu'elles soient, toutes les déterminations et différences données, et, par là, les opposant les unes aux autres, instaure en soi leur identité concrète ou vraie. En son moment terminal positif (le « positivement rationnel »), la raison pose cette identité concrète des différences prises en considération, et s'accomplit en sa vérité *spéculative* de miroir de l'être vrai, identité du sens (l'identité à soi) et de la réalité (la

diversité). Identifiant les opposés, la raison s'oppose à elle-même en son moment originel d'entendement et scandalise cet entendement qui, dans ce qui est proprement rationnel, ne voit que du mystère ou ce qu'il appelle de l'irrationnel. Ainsi, la raison s'est bien elle-même formée rationnellement en se contredisant dans l'accueil de ce qui dépasse et heurte l'entendement avec lequel elle se confond originairement, accueil de ce qu'elle prend pour l'autre qu'elle, à savoir cette épreuve ou expérience qu'elle finit par reconnaître comme sa présupposition intuitive inaugurale d'elle-même.

■■■ Le rationalisme hégélien est une telle reconnaissance de l'Autre apparent de la raison se méconnaissant d'abord elle-même. Contre la raison se figeant en entendement traitant la contradiction de façon abstraitement négative, Hegel fait l'éloge du bon sens (tel celui d'un Voltaire), qui fait droit en lui-même à la variation en s'ouvrant à l'antinomie des choses et qui, s'il mélange plus qu'il ne synthétise à proprement parler, se libère néanmoins de la pensée seulement abstraite. L'expérience est saluée en sa dimension la plus empirique, en sa positivité la plus contingente dans le détail des faits, et même si cette contingence ne peut compromettre la réalisation de la raison universelle. La philosophie spéculative s'ancre elle-même, comme accomplissement de la raison réfléchie, dans l'expérience



historique, et se présente elle aussi, à l'égal de toute philosophie, comme son temps saisi dans la pensée. Elle dit bien sa dette à l'égard de ce qui est, pour elle, la cime de l'expérience humaine, la conscience religieuse chrétienne où elle a trouvé, avant de le justifier conceptuellement, le thème inouï de la réconciliation, à travers l'affirmation de l'Incarnation humaine de Dieu, de l'universel et de la singularité, de l'identité de l'identité et de la différence, qui définit la raison. Le rationalisme hégélien est ainsi concret parce qu'il conçoit la raison comme l'unité d'elle-même et de son Autre.

## Esprit

■ « *L'absolu est esprit* : c'est là la définition la plus haute de l'absolu » (*E, Ph. E*, § 384, p. 179), et « l'essence de l'esprit est [...] la *liberté* » (*ibid.*, § 382, p. 178). L'esprit est bien la détermination vraie de l'absolu parce qu'il est lui-même, précisément, liberté ou auto-détermination, c'est-à-dire auto-limitation ou, dit plus radicalement, auto-négation. Absolutisant lui-même l'idée kantienne de l'esprit comme acte, et non plus comme simple être, Hegel souligne l'équation entre activité et négation (agir, c'est changer, donc nier ce qui est), et entre activité absolue, non limitée par un Autre sur quoi elle porterait, et négation de soi. Se nier ou limiter, se déterminer, pour l'esprit en sa liberté, c'est alors poser son Autre, l'être déterminé et par là fini de tout ce qui, face à l'agir, ne fait qu'être. L'esprit se fait en faisant être tout ce qui est. Loin donc d'être l'être, même universel, d'une *substance* — identique à elle-même en sa richesse alors unifiée comme simple nécessité — ou, en cela, d'une structure exprimable par le neutre : le spirituel, l'esprit comme agir se réfléchissant négativement sur et en lui-même est un Soi ou un *sujet* libre même de son être, et qui n'est qu'à se différencier de soi. C'est bien le contenu religieux, pour lui absolu, du Dieu chrétien se sacrifiant pour faire vivre le monde, que conçoit rationnellement Hegel dans l'esprit comme Soi dont la libre auto-négation pose le tout de l'être en sa nécessité.



■ ■ On voit que, pour Hegel, il n'y a pas l'esprit *et* autre chose, par exemple la nature, puisque l'esprit lui-même est ce dont la négation de soi fait l'être-posé de tout. Une telle immanence négative de l'esprit à tout ce qui est exclut aussi bien, en tant qu'immanence, l'extériorité de l'esprit et de la nature, que, comme négative, leur identité pure et simple. L'esprit est ainsi l'unité — le tout — de lui-même — *comme* esprit — et de son *Autre* alors posé par lui comme ce à partir de quoi il se pose, c'est-à-dire comme ce qu'il se présuppose : « L'apparence selon laquelle l'esprit serait médiatisé par un Autre est supprimée par l'esprit lui-même, puisque celui-ci — pour ainsi dire — a la souveraine ingratitude de supprimer cela même par quoi il est médiatisé, de le médiatiser, de le rabaisser en quelque chose qui ne subsiste que par lui, et de se faire, de cette façon, parfaitement subsistant-par-soi » (*E, Ph. E*, § 381, Addition, p. 391). La présupposition que se donne l'esprit est double, puisqu'elle est celle, d'abord, de son Autre idéal, du sens pur ou du principe logique de l'être, du tout en tant qu'Idée, objet de la première partie de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, la « Science de la logique », puis de son Autre réel, l'aliénation sensible de l'Idée dans et comme la nature, la réalité que son extériorité réciproque empêche de s'unifier en un tout véritable, et que prend pour objet la deuxième partie de l'*Encyclopédie*, la « Philosophie de la nature ». Quant au contenu de sa troisième partie, la



« Philosophie de l'esprit », il est le sens sensibilisé comme sens, l'Idée naturalisée comme Idée, le tout pleinement réalisé. L'esprit en tant qu'esprit se fait advenir tel pour lui-même dans l'intériorisation de la nature à travers les étapes de sa présence à soi sentante — l'âme —, représentative ou objectivante — la conscience —, et pensante — l'esprit *stricto sensu* qui saisit l'objet comme identique à lui-même, le sujet. Quand l'esprit d'abord purement *subjectif* en sa reconquête incomplète de l'objectivité naturelle devient objet pour lui-même, en cela pur rapport à lui-même dans ce qui ne lui est plus vraiment autre, alors, sûr de sa liberté, il impose à la nature purement objective le reflet objectif de sa subjectivité, la seconde nature qu'est le monde du « droit » au sens large du terme, celui de la réalisation de la liberté dans les institutions juridiques, sociales et politiques. Mais l'esprit *objectif*, objectivé comme esprit, est encore limité par son inscription géographico-historique qui le sépare de lui-même. Il n'est vraiment un avec lui-même qu'en se posant comme le principe totalisant en lui le monde ainsi idéalisé dans l'art, la religion et la philosophie, et tel est l'esprit *absolu*, présent à lui-même en son absoluité.

■■■ L'esprit, tel que Hegel le conçoit, conjoint intimement en lui l'universalité et la singularité. Il est le Soi qui est un tout et le tout qui est un Soi. Le Soi qui est un tout, c'est-à-dire d'abord en lui-même une communauté d'es-



prits, l'esprit d'une communauté ou d'un peuple, que la *Phénoménologie de l'esprit* désigne encore significativement par le terme même d'« esprit », en l'illustrant par la cité grecque si opposée à l'individualisme moderne, atomisation naturalisante de l'esprit. Ou — thème qui devient dominant dans l'hégélianisme systématiquement développé — le tout qui est un Soi, l'universel qui se singularise, selon la référence désormais privilégiée à l'affirmation chrétienne du Dieu s'incarnant dans un individu en lequel il sauve la communauté des individus humains. Ces deux mouvements inverses dont la réunion constitue l'esprit, l'universalisation éthico-politique des Moi et la singularisation religieuse-théologique de l'universel, seront disjoints dans le clivage de la gauche et de la droite hégéliennes. Hegel les a toujours solidement maintenus en leur unité, il est vrai hiérarchisée, car c'est la singularisation de l'universel qui fait s'universaliser la singularité ; l'esprit est l'unité *infinie* de l'esprit infini et de l'esprit fini.

position que  
la religion chrétienne, dont  
la rationalisation, se le représente dans la mort de Dieu  
sauvant le monde — d'abord un sacrifice ou une négation  
de soi. Ainsi, loin d'être en sa vérité l'immédiat ou le  
positif, l'être est doublement médiatisé ou négatif : par lui  
seul il n'est pas, et il n'est par le tout conceptuel-spirituel  
qu'autant que celui-ci se nie.

## Histoire universelle

■ L'histoire universelle ou mondiale (*Weltgeschichte*) unifie progressivement les histoires particulières des peuples, dont elle accomplit le sens. Un sens fondamentalement *politique*. Les peuples, en effet, n'ont une histoire qu'autant qu'ils se constituent en des États, dont la totalité englobante ne peut se fixer que par l'unification temporelle à la fois réelle (l'histoire-fait, *res gestae*, *Geschichte*) et idéale (l'histoire-récit, *historia*, *Historie*) des multiples actions successives des individus rassemblés. L'histoire universelle est bien elle-même essentiellement politique, même si elle abrite, pour s'en stimuler, le phénomène socio-économique de la réalisation du marché mondial. Ce sens politique de l'histoire universelle est celui d'une *libération* des hommes. Car, en tant que totalités fixées à elles-mêmes et donc exclusives,



les États sont contraints à des rapports conflictuels qui se résolvent dans la domination de ceux dont la plus grande force exprime le plus grand avancement en eux de ce qui fait s'affirmer le plus intensément et vigoureusement l'homme, à savoir de sa conscience qu'il est libre et, en cela, maître de lui-même et de son monde : « L'histoire universelle est le progrès dans la conscience de la liberté » (VG, p. 63). La liberté, comme être-chez-soi de l'homme dans son monde, étant une totalisation de l'existence concrète, c'est-à-dire sa rationalisation pratique, et celle-ci obtenant sa vérité éthico-politique dans l'instauration post-révolutionnaire de la monarchie constitutionnelle elle-même absolument assurée par le christianisme réformé et justifiée par la philosophie spéculative, le rationalisme optimiste de Hegel oriente tout le cours de l'histoire mondiale vers cette *fin* d'elle-même par laquelle celle-ci, dans son « jugement dernier » sur elle-même, s'absout de toute sa négativité (ses drames, ses guerres...) passée dans la jouissance de la liberté enfin pleinement actualisée. Alors se manifeste au monde l'esprit qui le régit, cet « *esprit-monde* [Weltgeist] » dont la réalisation extérieure ou extensive en *une* histoire repose sur son affirmation intérieure intensifiée comme esprit dans les consciences humaines. L'esprit du monde s'accomplit ainsi comme la manifestation de soi à soi mondaine de l'esprit enfin advenu à lui-même en son absoluité supra-mondaine, foncièrement religieuse : « *L'esprit-monde*



est l'esprit du monde tel qu'il s'explicité dans la conscience humaine ; les hommes se rapportent à lui comme des individus singuliers au tout qui est leur substance. Et cet esprit-monde est conforme à l'esprit divin qui est l'esprit absolu » (VG, p. 60).

■ ■ La philosophie de l'histoire de Hegel ne se contente pas de l'affirmation générale que l'histoire est une, qu'elle a un sens de libération progressive de l'humanité. Elle se risque à exposer de façon détaillée la nécessité dialectique de l'auto-réalisation de la liberté. Celle-ci, toujours présente en soi dès qu'il y a de l'esprit, c'est-à-dire l'homme, se détermine en se faisant conditionner (seulement conditionner) par la nature ; il y a bien un conditionnement géographique de l'histoire, qui parcourt ainsi selon un certain ordre la géographie des continents. Avant le lever oriental du soleil de l'esprit, celui-ci sommeille dans le continent africain, dont la masse fermée sur elle-même, naturellement peu pénétrable, porte, tel Atlas, le reste du monde : il ne sera ouvert à l'histoire que plus tard. La grande journée de cette histoire va parcourir, en ses grandes novations, tout l'Ancien Monde, de l'Extrême-Orient à l'Europe occidentale, dans la succession des règnes oriental, grec, romain et chrétien-germanique, le Nouveau Monde ne faisant, essentiellement en Amérique du Nord, qu'exploiter l'acquis de l'Ancien. Le conditionnement de la liberté, comme réconciliation de l'universel et de la singularité, par la nature qui, en sa



contradiction non résolue (l'unité du sens intérieur s'y inscrit comme extériorité à soi du sensible), empêche leur pleine identification, fait que l'histoire comporte en elle un négatif inéliminable. Elle est le lieu du malheur, des crises et des drames : ce négatif est même, par son auto-négation, le moteur de la réalisation du positif ; mais il est aussi, dans le détail des événements, ce qui, sans compromettre, certes, la finalité d'ensemble, échappe à toute détermination rationnelle. Le philosophe comprend qu'il est rationnel qu'il y ait de l'irrationnel, et la raison historique tolère en elle de la déraison ; « Ici, le hasard, la particularité reçoivent du concept le pouvoir d'exercer leur énorme droit » (*VG*, p. 76). Cependant, en Hegel, il souligne surtout le rôle positif de la particularité, originellement naturelle en son existence, dans l'effectuation de la raison. C'est toujours un peuple particulier, le plus avancé dans la conscience de la liberté, qui incarne, à chaque étape du progrès historique de celle-ci, l'esprit du monde, comme l'atteste son triomphe sur les autres : « La conscience de soi d'un peuple particulier est [le] porteur du degré de développement à chaque fois atteint de l'esprit universel dans son être-là, et l'effectivité objective en laquelle cet esprit place sa volonté. Face à cette volonté absolue, la volonté des autres esprits-des-peuples particuliers est sans droit, ce peuple-là est le peuple qui domine le monde » (*E, Ph. E*, § 550, p. 332). Et, au sein de ce peuple, c'est



la personnalité passionnée des « grands individus » ou des « héros » de l'histoire mondiale — un Alexandre, un César, un Napoléon — qui réalise un réquisit universel de l'objectivation de la liberté. En eux, l'énergie du caractère passionné se met immédiatement, de façon quasi animale, au service de l'Idée universelle, et se trouve utilisée par la « ruse de la raison ». L'exaltation historique, par ces héros, de la réunion du tout et du Soi est elle-même consacrée absolument, fondée dans l'esprit absolu, au cœur religieux de lui-même, par l'Incarnation christique, que Hegel considère bien comme « le gond autour duquel tourne l'histoire universelle » (*WG*, p. 722).

■■■ L'histoire universelle, qui a ainsi son centre à l'entrecroisement moyen-oriental des trois continents de l'Ancien Monde, à la mi-parcours par l'esprit du périple le conduisant de l'Extrême-Orient asiatique à l'Europe occidentale, atteint sa fin avec la conscience de son achèvement objectif dans l'État politiquement fort et socialement libéral de la monarchie constitutionnelle économiquement développée. Une telle fin de l'histoire réelle, essentiellement politique, dont la réalité confirme la fin de l'histoire de la philosophie (avec la spéculation hégélienne), ne signifie pas qu'il ne se passera plus rien dans la vie des peuples, mais seulement que la poursuite des vicissitudes socio-politiques ne fera pas surgir des déterminations fondamentales nouvelles de l'esprit objectif. L'histoire de l'universel est achevée au



sein de l'histoire empirique de la réalisation de celui-ci. Une telle poursuite de l'histoire empirique, même dans un monde dont les États seraient devenus hégéliens (la guerre est un moment essentiel de leur destin), manifeste la nécessité rationnelle d'une élévation de l'esprit au-dessus de son objectivité accomplie dans cette histoire, c'est-à-dire de son accession à la vie absolue de l'art, de la religion et de la philosophie spéculative.

## Idéalisme

- Dans ce qu'on appelle l'idéalisme...